

*Anne-Laure Thessard**

Robotisation du travail et compétition symbolique entre les espèces

Introduction

La robotisation du travail apparaît dans le débat contemporain comme une disruption pervasive, c'est-à-dire une rupture rapide et subie, qui introduit une instabilité et une obligation de s'adapter du point de vue sociétal et économique. Posé en ces termes, le débat est nécessairement anxiogène puisque par "robotisation du travail" il faut souvent entendre "remplacement des humains par des machines".

C'est une possibilité socio-économique, mais on peut aussi le concevoir du point de vue de la confrontation "humains/robots" que nous proposons de qualifier de "compétition symbolique entre les espèces". C'est-à-dire qu'il y a là un arrière-plan "darwinien" inaperçu et peut-être porteur de préjugés que nous développerons ici.

Une crainte se cristallise sur la "puissance" et "l'intelligence" des robots. Or, l'intelligence et la puissance (physique et d'action) sont deux paramètres importants dans la lutte pour l'adaptation à son environnement. Sans réduire la robotisation à une question biologique et éthologique, il peut être intéressant de faire un pas de côté, qui permet de s'interroger sur nos représentations, desquelles découlent en partie nos questionnements sociétaux et nos systèmes de valeurs. En d'autres termes, la crainte de la robotisation du travail n'est peut-être pas foncièrement économique et sociétale. Elle a peut-être aussi à voir avec la façon dont on se représente et on se pose ces questions. Or, pour répondre aux questions pragmatiques, qu'elles soient économiques ou sociétales, que posent la robotisation du travail, il peut être opportun d'identifier et de distinguer les présupposés, notions et fantasmes en jeu.

Nous partons ici de l'hypothèse que la robotisation du travail est souvent perçue comme une menace pour les humains. De multiples raisons, dont certaines valables selon les époques et les contextes particuliers, peuvent être évoquées pour expliquer, consolider ou critiquer cette re-

* Doctorante en philosophie. Sorbonne Université et CNRS

présentation sociétale, qui du reste peut avoir des conséquences dans les perceptions, la conceptualisation et les résolutions des enjeux éthiques qui s'imposent nécessairement, dès lors que l'humain crée des techniques et technologies puissantes.

Nous choisissons ici de partir de notre sujet de recherche portant sur les représentations vues sous le prisme de la *triade animalité, humanité, machinité* (AHM), dont nous pensons que les transferts de sens permettent, au sein de ce système d'apporter un éclairage singulier, entre autres¹, sur le rapport des humains à leurs technologies.

Les humains sont consciemment ou non souvent pris en étau dans leur volonté de s'extraire, d'une part, de l'animalité, ou de ce qu'ils considèrent comme telle, tout en conservant une authenticité naturelle qui peut selon les circonstances être assimilée à la part animale humaine et, d'autre part, la volonté de croître comme être doué de la capacité à créer des artifices, des machines tout est ayant la crainte d'être réduits ontologiquement à des machines. Ces rapports ambivalents d'attraction et de répulsion peuvent se comprendre en mettant au jour les transferts de sens mis en perspective par la triade AHM. Dans une logique proche, la philosophe Kate Darling s'est d'ailleurs penchée sur le rapport de l'histoire des humains avec les animaux, afin de comprendre notre futur avec les machines:

This book offers a different analogy. It's one we're familiar with, and it's one that changes our conversations in surprisingly significant ways. Throughout history, we've used animals for work, weaponry, and companionship. Like robots, animals can sense, make their own decisions, act on the world, and learn. And like robots, animals perceive and engage with the world differently than humans. That's why, for millennia, we've relied on animals to help us do things we couldn't do alone. In using these autonomous, sometimes unpredictable agents, we have not replaced, but rather supplemented, our own relationships and skills.²

Ici, nous proposons donc de pousser l'analogie non seulement entre les animaux et les robots, mais aussi avec les humains. Les portes d'entrée de cette triade sont diverses et multiples, chacun pourra donc trouver des exemples et de transferts de sens cohérents et valables, permettant d'alimenter le propos présent. La science-fiction notamment regorge de comparaisons et d'extrapolations pouvant être reprises par la triade

¹ En effet, la triade animalité, humanité, machinité est également l'occasion de réfléchir à l'éthique animale, notamment en analysant les cas où les représentations des animaux sont assimilables à des représentations de machines.

² K. Darling, *The New Breed: What Our History with Animals Reveals about Our Future with Robots*, Henry Holt New York 2021, p. 12.

AHM. Ce que nous préférons en la matière se trouve dans le roman de Philip K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep?*³. Cette oeuvre, dont l'adaptation cinématographique *Blade Runner*⁴ de Ridley Scott est un chef d'œuvre, place le robot *artificiel* en concurrence avec les quelques animaux *naturels*, qui demeurent encore sur la Terre désœuvrée et dont la valeur devient symboliquement et matériellement élevée. Avec *Blade Runner*, on voit d'emblée combien la compétition entre les espèces n'est pas strictement une question de survie, mais a aussi une lecture symbolique. La valeur des enjeux est donc double: matérielle et symbolique, mais nous y reviendrons⁵.

Pour développer notre propos, nous établirons une distinction entre la fonction et la-es valeur-s des robots. Puis, nous expliquerons comment et pourquoi la représentation des robots en tant qu'entités susceptibles de se retourner contre les humains, thème d'ailleurs classique en science-fiction, les place comme entités mécaniques en compétition directe avec les humains.

Puis, afin d'expliquer en quoi la robotisation du travail peut être perçue comme une compétition symbolique entre les espèces, nous établirons une comparaison entre l'*intelligence humaine* et l'*intelligence artificielle*. Enfin, nous comparerons la qualité des liens empathiques humains à l'égard des *robots affectifs* et des *animaux de compagnie*.

Ces deux comparaisons ne semblent pas directement liées à la robotisation du travail. Pourtant, nous pensons que les représentations qu'elles génèrent peuvent nous être utiles pour traiter notre propos. En effet, s'il y a une compétition symbolique entre les espèces animales, humaines et mécaniques elles reposent en partie sur une crainte d'un déclassement humain du point de vue qualitatif cognitif, voire émotionnel. Un exemple simple de cette menace peut être illustré par le smartphone qui se veut 'intelligent', comme son nom l'indique et "avec qui" nous préférons passer du temps⁶.

Distinction "fonction"/"valeur"

Les questions liées à de la robotisation du travail renvoient souvent à

³ P.K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep?*, Doubleday, New York 1968.

⁴ Film, Scott Ridley, *Blade Runner*, Etats-Unis 1982.

⁵ Cfr. partie I-Distinction "fonction/valeur".

⁶ Cfr. film: S. Jonze, Her, Etats-Unis 2013. Ce film pousse à l'extrême, voire à la caricature, cette logique d'attachement à une machine dite intelligente. Pour une approche anthropologique puis psychologique, Cfr. D. Boyd, *It's Complicated: The Social Lives of Networked Teens*, Yale University Press, New Haven 2014 et S. Turkle, *Alone Together: Why we expect more from technology and less from each other*, Basic Books, New York 2011.

l'alternative "robots alliés?" *versus* "robots ennemis?". Dans cette approche binaire, les robots pourraient être des alliés dans l'accomplissement de certaines tâches ou des ennemis qui dégradent cette tâche et/ou la fonction associée à cette tâche.

Une distinction conceptuelle préliminaire s'impose:

L'alternative en jeu parle à la fois de *fonction* et de *valeur*, au sens éthique du terme:

1. Les robots sont de potentiels alliés pour accomplir une fonction (ex: GPS du smartphone qui fait plus vite qu'un humain avec une carte), mais ils sont aussi de potentiels alliés en tant qu'ils peuvent *augmenter la valeur humaine du travail* en assistant les humains (ex: "cobots").

2. Les robots sont de potentiels ennemis dans le sens où ils peuvent *altérer la dimension fonctionnelle* à laquelle ils sont dédiés (mais ce n'est qu'une possibilité théorique: une telle machine ne serait pas conçue par des ingénieurs) et/ou *dégrader la valeur du travail humain* (ex: remplacement des caissières par des machines).

Cette première distinction montre qu'au sujet de la robotisation du travail les enjeux sont parfois contradictoires:

– Dans le cas où un robot est un allié du point de vue fonctionnel et ne remet pas en question la valeur du travail, elle peut même soulager les humains dans l'accomplissement de leurs tâches, la question de la robotisation du travail n'est pas un enjeu sociétal.

– Dans le cas où une machine n'est pas beaucoup plus performante qu'un humain et qu'en plus elle pourrait dégrader la valeur du travail humain, la question de la robotisation du travail n'est pas non plus un enjeu de société – puisqu'un tel robot ne serait pas développé.

– En revanche, si une machine est performante mais qu'elle remet en question la valeur du travail humain, que ce soit du point de vue éthique ou économique, la question se pose. Elle semble avoir une valeur en soi et pragmatique: *les robots entrent alors en compétition avec les humains*.

Ce dernier cas de figure nous amène à nous demander s'il est souhaitable d'accroître la robotisation de certains métiers. Pourtant, est-ce bien la bonne façon de poser la question?

Pour revenir sur la distinction de la fonction et des valeurs liée à la robotisation du travail, on peut dire que ces deux notions sont souvent déséquilibrées dans la formulation des problématiques qui seraient en lien avec la robotisation du travail. On a tendance à s'intéresser d'abord aux risques et dangers potentiels de la robotisation et non à son potentiel de service. La confusion entre la "fonction" et les "valeurs" peut en être l'une des raisons.

Ajoutons à cela les *biais de représentations humain/robot*. À ce sujet, il serait peut-être plus productif de mener cette réflexion en gardant bien à l'esprit les possibilités pour lesquelles l'amélioration fonctionnelle et

éthique est pertinente, et souhaitable en vue d'une évolution quantitative et qualitative des services et surtout de bien séparer ce diagnostic des biais socio-éthiques, fondés sur des représentations de la compétition humain/robot *post-darwinienne*.

Appliquée aux métiers de service par exemple, que peut apporter cette analyse? Ces métiers sont considérés pour leur valeur ajoutée humaine: que ce soit pour la fonction des humains ou pour la valeur que peut représenter cette fonction humaine dans un service.

La robotisation du travail pour ces métiers ne peut pas s'appliquer de façon automatique, sauf à considérer que le terme lui-même de "robotisation du travail" induit et implique que les processus socio-économiques évoluent de façon mécanique, comme un robot qui fait ce qu'on lui dit de faire sans remettre en cause ni la fonction, ni les valeurs de ces processus. Comme si, la compétition pour la survie s'opérait en l'occurrence avec une espèce robot non physique et diffuse (une idée, une idéologie?) tant dans sa forme (qu'est-ce qui sera réellement robotisé?), que dans ses déterminations (fonction, valeurs), une espèce qui contient dans son essence même une volonté de domination.

Or, s'il devait exister une telle robotisation du travail, notamment des métiers de service, ce ne serait que parce que celle-ci est acceptée par la société (pour ses avantages), ou imposée par une logique globale, socio-économico-politique, de réduction de la valeur humaine.

Dans les deux cas, ce n'est pas la "robotisation du travail" qui est à interroger, mais plutôt les logiques et systèmes de valeurs qui sous-tendent nos conceptions du travail, de sa valeur, de son évolution. Or, ces systèmes de valeurs ne sont pas en soi négatifs, ils ont un potentiel constructif.

Le "grand retournement"

La robotisation du travail, notamment dans le domaine du service, n'est pas tant un problème économique qu'éthique. Elle recouvre, comme nous venons de l'expliquer, des enjeux en termes de valeurs:

- Quelle *valeur a le travail humain*?
- Les *robots sont-ils une compétition qualitative*?

La question de la robotisation du travail est aussi une question de représentation, dans l'acception symbolique des termes "robot" et "robotisation".

Outre les distinctions préliminaires sur la "fonction" et la "valeur", il convient de s'interroger sur les effets d'annonce qui sont générés par des confusions de concepts/notions, qui agissent comme un renforcement de

ces confusions. La réflexion de fond sur ces sujets est gênée par l'abondante production de "bruit médiatique" qui flatte les préjugés.

Par exemple, une étude démontre en 2019 que les robots vont prendre 20 millions des emplois dans le secteur industriel (étude du cabinet *Oxford Economics*⁷). Parle-t-on de la France, du monde? Il y a 30 millions d'actifs en France, ces 20 millions pèseraient donc très lourd en effet. Mais au niveau mondial, le pronostic n'est pas le même.

Cela tend à montrer qu'une partie du questionnement renvoie à la valeur que l'on se figure du travail et non à des enjeux socio-économiques. Si ces enjeux ne sont pas à éluder, mettre en exergue les systèmes de valeurs et les représentations qui les sous-tendent permet de poser les questions différemment et peut-être d'y apporter des réponses nouvelles.

Sans remettre en question les possibles effets socio-économiques de la robotisation des métiers de service, effets qui d'ailleurs peuvent être absorbés sur une période plus ou moins courte par l'évolution du marché et de la société, il convient d'aller voir plus précisément ce que recouvrent les notions de *remplacement* des humains par des machines.

Il faut pour cela nous attaquer à nos représentations de la robotisation et plus précisément de la figure symbolique "robots".

Le terme robot provient de *robot* qui signifie en tchèque "travail", "labeur". La racine *rob* signifie "esclave". C'est assez fort du point de vue symbolique. Le robot est donc une machine qui supplée ou remplace l'humain (ou les animaux d'ailleurs) dans des tâches difficiles. Mais dès l'origine, il n'est pas que cela. Le terme *robot* provient d'une pièce de théâtre⁸ tchèque créée dans les années 1920, dans laquelle les robots se rebellent contre leur statut et leur existence d'esclaves.

La figure symbolique du robot est celle d'un travailleur acharné, qui fait tout ce qu'on lui demande sans relâche, avec constance et une puissance d'action à toute épreuve et qui un jour se retourne contre son créateur, qui ne l'a créé que pour être servile, sans considération pour sa dignité et son autonomie. C'est un *scénario qui fonctionne comme un puissant attracteur dans les représentations*. Cette métaphore illustre trois enjeux majeurs:

- Du côté des humains:

elle illustre, par la figure du robot, des logiques d'assujettissement et d'aliénation entre humains;

- Du côté des machines:

⁷ *How robots change the world, What automation really means for jobs and productivity*, in Oxford economics 2019.

⁸ Pièce de théâtre, R.U.R. *Rossum's Universal Robots* (sous-titre en anglais du livre tchèque *Rossumovi univerzální roboti*) écrite en 1920 par Karel Čapek.

d'un point de vue négatif: elle affirme que la technologie peut se retourner contre les humains;

d'un point de vue plus positif et peut-être plus rarement mis en exergue: le robot se rebelle car il n'est pas autonome. Or, à y regarder de plus près, cette rébellion est vaine: par définition une machine ne peut être autonome au sens premier du terme "auto-nome", c'est-à-dire qui se prescrit ses propres lois. Et pour filer la métaphore, même si les humains ne sont pas les créateurs des lois de la nature, ils ont la capacité d'en saisir le sens; de chercher à améliorer ce sens; d'ériger des idées en idoles; de se tromper, ce qui échappe totalement à un robot si artificielle puisse être son intelligence.

Ainsi, plutôt que de considérer comme acquise cette idée qu'une machine peut *se retourner contre* les humains, il faut lui donner des précisions, conceptuellement et concrètement, pour faire *évoluer les représentations courantes vers une démarche constructive*.

Le retournement des robots contre les humains est de fait largement illustré en science-fiction. Cela pour des raisons symboliques de la crainte prométhéenne⁹ de l'hybris technologique humain qui se retournerait contre lui. Mais on peut également l'entendre plus directement en termes de compétition entre les humains et les robots. A cet égard, l'auteur de science-fiction Isaac Asimov pose en 1942, dans sa nouvelle *Runaround*, les premières règles censées encadrer le comportement ou le fonctionnement des robots:

Première Loi: un robot ne peut nuire à un être humain ni laisser sans assistance un être humain en danger.

Deuxième Loi: un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par les êtres humains, sauf quand ces ordres sont incompatibles avec la Première Loi.

Troisième Loi: un robot doit protéger son existence tant que cette protection n'est pas incompatible avec la Première ou la Deuxième Loi.

Manuel de robotique – 58^e édition (2058 ap. J.-C.).¹⁰

D'ailleurs, le terme "robotique" apparaît pour la première fois sous la plume d'Asimov dans cette même nouvelle.

La formulation de ces règles éthiques, qui définissent ce que serait un bon robot, et donc par contraste ce que serait un mauvais robot, traverse les représentations que l'on peut se faire des robots. Les robots apparaissent ainsi comme une sous-espèce – un peu comme les animaux de compagnie dont on attend qu'ils se comportent bien envers les humains – qui doivent rendre service aux humains.

⁹ Platon, *Protagoras*, in *Oeuvres complètes*, Gallimard, Paris 2008.

¹⁰ I. Asimov, *Runaround*, in *Astounding Science Fiction*, mai 1942.

En effet, pour revenir sur notre propos présent, la robotisation des métiers devrait avoir pour fonction de rendre service aux humains. Or, il existe une crainte que ce service des robots se transforme en prise de contrôle des métiers à valeur ajoutée humaine. Comme si, suite à un “grand retournement” technologique, les humains ne pouvaient que subir un “grand remplacement” des humains par les robots...

L'intelligence humaine et l'intelligence artificielle

Les représentations des robots et des intelligences artificielles est en partie le fait de ce que le philosophe et informaticien Jean-Gabriel Ganascia appelle des “techno-prophètes”¹¹, qui de Stephen Hawking, physicien de renom, au génie des affaires Elon Musk, participent activement au bruit médiatique sur l'importance du risque encouru par les humains à développer des intelligences artificielles.

En 2014, sur la chaîne de télévision britannique la BBC, Stephen Hawking va même jusqu'à déclarer précisément que “l'intelligence artificielle pourrait conduire à l'extinction de la race humaine.” L'expression exacte formulée dans sa langue originale est “The development of full artificial intelligence could spell the end of the human race”. Cette prophétie funeste évoque en fond une compétition entre deux catégories: une espèce et une entité – diverse dans son fonctionnement et ses capacités – machinique. Dans les termes de Stephen Hawking, cette compétition n'est pas seulement symbolique, mais bien mortelle pour les humains, en conduisant purement et simplement à leur extinction. En outre, comme chacun le sait Elon Musk quant à lui, ambitionne de créer une vie artificielle sur Mars. Peut-être ainsi espère-t-il semer les robots dans cette compétition à mort.

La crainte de l'extinction de l'espèce humaine par une espèce machinique mobilise nécessairement les esprits et l'imaginaire. Aussi, afin d'approfondir notre hypothèse concernant les effets de représentations de la figure du robot, nous allons montrer en quoi l'environnement imaginaire de la crainte de la compétition entre les espèces est en partie construite par une confusion classique¹², sur ce qu'est ou serait l'intelligence artificielle comparativement à l'intelligence humaine.

L'intelligence humaine – et sous d'autres modalités l'intelligence ani-

¹¹ J.-G. Ganascia, *Le mythe de la singularité. Faut-il craindre l'intelligence artificielle?*, Le Seuil, Paris 2017.

¹² *Ibid.*

male – diffère radicalement de *l'intelligence artificielle*. Le seul point commun entre ces deux formules et réalités n'est pas l'intelligence, mais l'artifice: l'humain crée l'artifice, la machine simule l'humain de façon artificielle. Avec l'IA, l'être humain recréé de façon artificielle des procédés mentaux humains ou animaux dans l'unique but de simuler les capacités cognitives d'espèces vivantes. Tout le reste n'est souvent que marketing, effet d'annonce ou dans le meilleur des cas: le fruit de l'imagination humaine fertile. D'ailleurs, à y regarder de plus près, la science-fiction nous invite bien plus souvent à nous interroger sur les humains que sur les technologies elles-mêmes.

Le terme d'intelligence artificielle, créé dans les années 60¹³, a lui-même été inventé par des chercheurs en vue de trouver des financements. L'objectif est et a toujours été depuis l'origine de "simuler" les capacités cognitives humaines ou animales. Le fantasme, le marketing et l'imagination science-fictionnelle accordent des capacités aux IA qui dépassent leur essence et leur potentiel.

En somme, il n'y a pas besoin de mettre en compétition un excellent joueur de go professionnel à la meilleure machine artificielle afin de savoir si une machine peut être intelligente¹⁴. Pour le dire plus clairement: *un rat est infiniment et radicalement plus intelligent que l'IA la plus performante*. Un rat a conscience de sa propre existence; de celles de ses congénères; des autres espèces; de son environnement. Il fait des choix stratégiques pour assurer sa survie; il éprouve de l'empathie pour ses congénères¹⁵; il peut même se montrer altruiste. Toutes ces capacités, jusqu'à preuve du contraire, n'existent pas chez les machines, qui ont en revanche une puissance de calcul, pouvant aller jusqu'au *deep learning*, dépassant de loin les capacités existantes dans le règne animal.

Les IA sont dotées – par les humains – de capacités spécifiques assez épatantes. Mais l'intelligence dans le vivant se définit par l'agrégation de capacités multiples, qu'on appelle intelligence complexe. Autrement dit, la somme des diverses capacités cognitives humaines dépasse la somme de ces capacités humaines prises séparément. On parle alors d'intelligence complexe. Alors que la somme de capacités de calcul spécifiques de diverses IA ne sera que la somme de ces capacités. On parle alors d'intelligence spécifique.

Si intelligence artificielle il doit y avoir, elle ne peut être que spécifique

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Cfr. *AlphaGo* un programme informatique, racheté par Google en 2014, qui battra en 2015 un joueur professionnel de Go français Fan Hui, l'un des meilleurs joueurs de go dans le classement européen.

¹⁵ R.M. Church, *Emotional reactions of rats to the pain of others*, in "Journal of Comparative and Physiological Psychology", 52, 2, 1959, pp. 132-134.

or l'intelligence humaine et des animaux vertébrés et de certains invertébrés est complexe. Pour cette simple raison, le terme d'IA est impropre et suscite des questions dont certaines peuvent être biaisées. Or à poser les mauvaises questions – “Les IA menacent-elles d'extinction l'espèce humaine?” – on apporte nécessairement de mauvaises réponses – “Allons vivre sur Mars!”.

La relation avec les robots empathiques et avec les animaux de compagnie

En partant du principe que la compétition entre les espèces biologiques et les entités mécaniques ne se situe pas que strictement sur le plan de la survie, mais aussi en termes symboliques, étudier les liens et les distinctions entre l'attachement aux robots dits empathiques et l'attachement aux animaux dits de compagnie peut également nous amener à considérer sous un autre éclairage l'ambivalence du rapport humains/robots qui se traduit par l'alternance d'attraction et de répulsion.

A cet égard, nous pouvons dire que dans la hiérarchie d'une relation satisfaisante on peut établir:

– Les *relations authentiques*, pas vraiment besoin de les définir, elles évoquent naturellement quelque chose de familier et souhaitable. Ce sont des relations que nous recherchons tous de l'enfance à un âge avancé, du SDF qui est dans le besoin matériel à la star de cinéma qui ne sait plus qui est humainement fiable.

– Les *relations de sujets à objets*, ou autrement dits intéressées, au sein desquelles l'une des deux parties se considère comme un sujet et traite l'autre comme un objet. Ce sont des relations que nous fuyons naturellement tous, ou dont nous devons nous accommoder faute de mieux.

– Les *relations d'objet à objet*. Ces dernières sont courantes et relativement neutres moralement, il s'agit bien souvent de la cordialité et de toute autre forme de relation sociale qui n'implique pas de relation proche ou intime.

La relation d'un humain à une machine¹⁶, même si elle simulait formidablement les émotions et comportements humains ou animaux, serait en deçà d'une relation d'objet à objet.

Techniquement ce serait probablement une prouesse, mais concrètement qui cela intéressera-t-il vraiment?

Cela semble d'ailleurs sans commune mesure avec la relation que l'on peut entretenir avec un animal de compagnie, ne serait-ce que parce que

¹⁶ L. Devillers, *Des robots et des hommes, mythes, fantasmes et réalité*, Plon, Paris 2017.

beaucoup de personnes vivant avec un animal de compagnie témoignent justement de la “simple authenticité” qu’ils partagent avec leur compagnon animal et qui est parfois plus difficile à retrouver avec des congénères humains. Il est d’ailleurs à noter que “compagnon” signifie littéralement “celui qui partage le pain”.

En ce sens, un robot représente tout l’inverse de ce que l’on peut rechercher et trouver auprès d’un chien ou d’un chat: la chaleur de son corps d’être vivant, dont on sent le cœur battre, la respiration frémir de diverses façons selon qu’il dort, qu’il joue, qu’il cours, etc., la joie dont on perçoit l’évidence et l’authenticité dans le partage d’une balade en forêt avec son chien, le regard qui se plonge dans celui de son *caregiver* à la recherche d’informations/d’indices (“va-t-on sortir, jouer, manger?”; “va-t-il mettre ses chaussettes, puis ces chaussures?” “Sortirons-nous ensemble ensuite?”); ou tout simplement dans la contemplation de la paix et la joie d’être ensemble.

Instinctivement, pour ceux qui y sont sensibles, “il y a quelqu’un derrière la fourrure et les plumes”¹⁷ et cette personne non-humaine veut (parfois même des choses ou à des moments qui ne nous plaisent pas), désire, espère dans une dimension singulière qui est celle d’un chien ou d’un chat. Cette communauté de volonté de vivre parle de façon authentique aux humains, quant aux aspirations les plus simples et joyeuses de leur existence.

Une machine pourrait-elle simuler¹⁸ la volonté, le désir? Pourrait-elle simuler une expérience aussi subtile et pourtant si banale du chien qui suit son *caregiver* partout où il se déplace, parce qu’il a ses propres plans; parce qu’il veut sortir; parce qu’il veut ses friandises, etc.? Ce sont des expériences simples, banales mais qui font partie intégrante d’une relation à un animal de compagnie. Tout cela, simplement parce que si la fonction sociale de l’animal de compagnie est de tenir compagnie, factuellement, il n’en demeure pas moins un être singulier qui veut, ne veut pas, qui a ses préférences, son histoire, sa psychologie, ses petites manipulations, etc.

Si une machine parvient à simuler tout cela, c’est qu’elle ne simulera pas et sera bien vivante. La question ne se posera alors plus. Mais, en dehors des excellents ouvrages de science-fiction, il ne semble pas que ce scénario soit possible.

Avec un humain, les relations sont parfois bien plus complexes qu’avec un animal, et il est difficile de concevoir comment une IA pourrait s’y substituer qualitativement. Sauf si certains individus cherchent à fuir les relations humaines ou ont des préférences ludiques et émotionnelles

¹⁷ C. Pelluchon, *Manifeste animaliste*, Rivages, Paris 2021.

¹⁸ S. Tisseron, *Le jour où mon robot m’aimera. Vers l’empathie artificielle*, Albin Michel, Paris 2013.

voire sensuelles, qui se portent sur des objets. Cela existe, Agnès Giard en parle d'ailleurs dans le témoignage qu'elle porte des rencontres qu'elle a eues avec des hommes qui vivent avec des *love dolls*¹⁹. Mais ce type de relation est soit atypique, dans le sens d'une singularité humaine libre et créatrice, soit pathologique et ne reflète pas vraiment le comportement humain usuel, qui sait quand il joue avec un objet ou entre en relation avec un humain.

Les moments les plus riches, que ce soit avec des humains ou des animaux, sont parfois ceux où il ne se passe rien, où le simple fait d'*être en présence* les uns des autres est une source de joie.

Il ne faut pas confondre la fonction de compagnie, à laquelle un animal n'est jamais réductible, et la valeur de ces relations interespèces, qui passent notamment par le fait que *les animaux existent en dehors de nos plans/désirs de compagnie*. De sorte que, la crainte du remplacement qualitatif des humains par les robots se retrouve *a minima* contredit par la simplicité qui lie les humains à leurs animaux de compagnie.

Plus largement, dans son dernier ouvrage Kate Darling²⁰ envisage une continuité constructive dans la relation des humains avec les animaux de rente au travail et le fait de se servir des robots, qui permettraient aux humains de se concentrer sur la relation humains à humains:

Throughout history, we've drawn on animal skills for many purposes. We've used animals in transportation, hauling, discovery, espionage, communications, and even as weaponry. As we've recruited animals for an increasingly broad array of jobs, we've drawn on a wide range of strength, speed, physical forms, and senses that each supplement our own abilities. Along the same lines, robots and their unique abilities can open even more doors, the most important of which will require us to join forces and combine our respective talents.²¹

Conclusion

Finalement, tout comme l'IA n'est pas une reproduction artificielle à l'identique de l'intelligence d'êtres vivants, mais bien une simulation de capacités cognitives spécifiques, le robot n'est pas créé par les humains pour les remplacer au sens strict du terme. Ils sont créés pour *délester les humains de travaux pénibles*. C'est leur fonction première et finale. Cette fonction a une valeur éthique intéressante pour les humains: elle permet

¹⁹ A. Giard, *Un désir d'humain. Les "love doll" au Japon*, Belles Lettres, Paris 2016.

²⁰ K. Darling, *op. cit.*

²¹ Ivi, p. 43.

de dégager du temps que l'on peut investir de façon qualitative. Ce surplus de temps peut tout simplement se transformer en *présence humaine*.

La robotisation comprise, et cela ne va pas de soi, dans nos systèmes de valeurs et représentations, comme un potentiel de service, permet de distinguer mieux ce qui tient du fantasme et des capacités humaines de délibération éthiques, autour de valeurs qu'il est souhaitable ou non de porter dans l'évolution socio-économique.

Face aux possibles dangers de la robotisation du travail, il convient de remettre les robots et la robotisation à leur place. Par "remettre les robots à leur place" il ne faut pas comprendre la dimension morale de la formule: les robots ne sont ni des ennemis, ni une espèce symbolique avec laquelle les humains sont en compétition. Par "remettre les robots à leur place", il faut comprendre: intégrer dans nos questionnements et représentations sociétales leur raison d'être qui est de remplir une fonction au service des humains.

Bibliographie

- Asimov I., *Runaround*, in *Astounding Science Fiction*, may 1942.
- Boyd, D., *It's Complicated: The Social Lives of Networked Teens*, Yale University Press, New Haven 2014.
- Čapek K., *R.U.R. Rossum's Universal Robots*, 1920.
- Church R. M., *Emotional reactions of rats to the pain of other*, in "Journal of Comparative and Physiological Psychology", 1959.
- Darling K., *The New Breed: What Our History with Animals Reveals about Our Future with Robots*, Henry Holt, New York 2021.
- Devillers L., *Des robots et des hommes, mythes, fantasmes et réalité*, Plon, Paris 2017.
- Dick P. K., *Do Androids Dream of Electric Sheep?*, Doubleday, New York 1968.
- Ganascia J.-G., *Le mythe de la singularité. Faut-il craindre l'intelligence artificielle*, Le Seuil, Paris 2017.
- Giard A., *Un désir d'humain. Les "love doll" au Japon*, Belles Lettres, Paris 2016.
- Pelluchon C., *Manifeste animaliste*, Rivages, Paris 2021.
- Platon, *Protagoras*, dans *Oeuvres complètes*, Gallimard, Paris 2008.
- Tisseron S., *Le jour où mon robot m'aimera. Vers l'empathie artificielle*, Albin Michel, Paris 2013.
- Turkle S., *Alone Together: Why we expect more from technology and less from each other*, Basic Books, New York 2011.